



HAL
open science

**Halbwachs (Maurice), Sauvy (Alfred), avec la collab. de
Ulmer (Henri) et Bournier (Georges). – Le point de vue
du nombre. 1936**

Alain Chenu

► **To cite this version:**

Alain Chenu. Halbwachs (Maurice), Sauvy (Alfred), avec la collab. de Ulmer (Henri) et Bournier (Georges). – Le point de vue du nombre. 1936. *Revue française de sociologie*, 2007, 48 (1), pp.174-178. 10.3917/rfs.481.0161 . hal-01499308v2

HAL Id: hal-01499308

<https://hal-sciencespo.archives-ouvertes.fr/hal-01499308v2>

Submitted on 17 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives | 4.0
International License

Halbwachs (Maurice), Sauvy (Alfred), avec la collab. de Ulmer (Henri) et Bournier (Georges). – *Le point de vue du nombre.* 1936. Précédé de l'avant-propos au tome VII de l'*Encyclopédie française* de Lucien Febvre et suivi de trois articles de Maurice Halbwachs.

Édition critique sous la direction de Marie Jaisson et Éric Brian avec des contributions de Walter Gierl, Jean-Christophe Marcel, Jean-Marc Rohrbasser et Jacques Véron. Paris, INED (Classiques de l'économie et de la population), 2005, vi-470 p., 48 €.

En 1932, Anatole de Monzie, premier titulaire du poste de « ministre de l'Éducation nationale », confie à Lucien Febvre la direction du projet semi-officiel d'une *Encyclopédie française*, dont le 21^e et dernier volume ne sera publié qu'une trentaine d'années plus tard. En mai 1936 paraît le tome VII, *L'espèce humaine*, dirigé par Paul Rivet avec la collaboration de Paul Lester (un sous-titre, « Peuples et races », figure sur la couverture mais pas sur la page de titre). Sa troisième partie, « Le point de vue du nombre », est l'œuvre de Maurice Halbwachs, alors professeur à la Sorbonne, et d'Alfred Sauvy, statisticien à la Statistique générale de la France, qui font appel à la collaboration de deux autres membres de la SGF, Henri Ulmer et Georges Bournier. C'est ce texte, défini par son commanditaire Lucien Febvre comme une « démographie comparée » de « l'espèce humaine », qu'une équipe constituée autour de Marie Jaisson et Éric Brian réédite dans la belle collection de l'INED les « Classiques de l'économie et de la population ». L'ouvrage est un gros in-quarto où les fac-similés de l'*Encyclopédie française* (130 pages, dont environ 70 d'Halbwachs) n'occupent que le quart de la pagination totale, le reste était constitué d'une longue introduction, de commentaires, d'annotations et de textes complémentaires de Lucien Febvre, Maurice

Halbwachs et Richard Korherr – un « inspecteur pour la statistique » de la *Waffen SS* qui cite Halbwachs dans un mémoire de 1941 traitant du contrôle du sexe des enfants. C'est dire l'ampleur du travail d'édition critique qui a été mené durant quatre ans au sein de l'unité de recherche de l'INED Histoire et populations.

Halbwachs et Sauvy organisent « Le point de vue du nombre » en quatre sections.

La première dresse tout d'abord un tableau sommaire de l'évolution, au long des deux derniers siècles, de la population mondiale, répartie par continent, par pays, et enfin par « groupes ethniques (nationalités) ». Éric Brian relève que Maurice Halbwachs, contrairement aux principes qu'il s'est donnés (p. 229), ne fait pas appel au calcul logarithmique de taux composés, et se prive ainsi des moyens techniques de débattre correctement des thèses de Malthus qu'il cite largement et dont on sait qu'elles font une place centrale à la notion de progression géométrique. L'équipe de l'INED repère dans le texte de 1936 un assez grand nombre de coquilles et erreurs diverses – population de l'Europe chiffrée en 1750 à 406 millions au lieu de 140 millions, date de parution fautive pour *l'Essai sur le principe de population*, non concordance entre texte et tableaux, développement en quatre points d'un raisonnement annoncé comme devant en comporter trois, etc. Le deuxième chapitre, « La population des groupes ethniques (nationalités) », débute par une phrase d'Halbwachs qui définit les groupes ethniques comme « des ensembles d'hommes avec, sans doute, certaines affinités biologiques, mais qui ont surtout le sentiment d'une communauté biologique et d'une parenté raciale. Ce sentiment d'unité de race est une réalité sociale, dont nous devons tenir compte, dans une étude démographique de la population. Les nations sont des groupes politiques, définis par leurs frontières. Mais elles comprennent souvent

des éléments ethniques différents » (p. 259). En 1936, définir la race comme un sentiment, une construction sociale, constituait une innovation dont Éric Brian souligne à juste titre l'importance. La suite de la publication fait place à des formulations moins sociologiques et, dans les années trente, fort banales : Alfred Sauvy estime que « c'est donc l'existence même des races blanches qui est en question en face des progrès des races jaunes » (p. 330, passage commenté pp. 45-46).

La brève deuxième section, « Le sexe », comprend principalement un chapitre sur le taux de masculinité (ou de féminité) à la naissance qui reprend la matière d'un article de Maurice Halbwachs paru en mai 1933 dans le *Journal de la Société de statistique de Paris* – article reproduit en fin d'ouvrage. Halbwachs estime que l'excédent des naissances masculines n'est pas une constante, et il part à la recherche des causes de ses variations. Il entend notamment démontrer que la proportion des naissances masculines est une fonction sinusoïdale, ou du moins cyclique, de l'écart d'âge entre les parents (pp. 278-279). Cet étrange « résultat » reste pour lui une énigme : « le problème des causes d'une telle régularité, dans la reproduction de tels écarts, est loin d'être résolu » (p. 279). Brian et Jaisson montrent que l'ampleur des intervalles de confiance autour des valeurs observées est telle que les variations prétendument cycliques peuvent être considérées comme aléatoires (pp. 169-197). Le mérite d'Halbwachs est d'avoir abordé un sujet riche à la fois en possibles développements théoriques autour de l'analyse des articulations entre causes sociales et déterminations biologiques, et en implications pratiques puisqu'il touche à d'importantes questions de morale et de politique de population. Venant après celles de nombreux auteurs (Graunt, Süßmich, le mystérieux Hofacker, Notter, Quetelet, « grand prédateur de chiffres... désinvolte à l'égard des procédés de compilation et de

calcul », p. 94, Gini, etc.) dont Brian, Jaisson et Rohrbasser établissent précisément les apports respectifs, la contribution propre d'Halbwachs apparaît comme modeste.

Au plan statistique, Halbwachs ne voit pas que la proportion de garçons pour cent naissances serait un meilleur indicateur que le nombre de garçons pour cent filles, notamment parce qu'elle se prête mieux au calcul d'intervalles de confiance autour d'une proportion. La loi binomiale et ses applications inférentielles étaient pourtant censées, dans les années trente, être « à la portée de tous », puisque, entre autres publications, le manuel de Fréchet et d'Halbwachs lui-même, *Le calcul des probabilités à la portée de tous* (Dunod, 1924), leur consacrait de très clairs exposés.

Par ailleurs il ne parvient pas à mettre de l'ordre dans le système des déterminations du *sex ratio* à la naissance, qui demeure pour lui une « boîte noire », selon l'heureuse expression de Brian et Jaisson (p. 172). Malheureusement l'appareil critique de cette nouvelle édition ne renseigne guère sur le contenu de cette fameuse boîte : Brian et Jaisson présentent comme « l'ouvrage de référence en biologie aujourd'hui » (p. 203 n) *Sex ratios. Concepts and research methods* (I. C. W. Hardy [ed.], Cambridge University Press, 2002) mais n'en résumant pas les apports, et n'entrent pas dans l'étude des imbrications complexes entre le social et le biologique. Le développement de connaissances scientifiques et techniques efficaces ouvre de nouveaux espaces au contrôle social exercé sur les naissances. Ainsi l'identification du sexe du fœtus par échographie permet des avortements ciblés sur l'un ou l'autre sexe – sur les filles, dans le cas ordinaire. Dès lors le *sex ratio* à la naissance (secondaire) peut s'écarter sensiblement de celui à la conception (primaire), comme on le voit aujourd'hui dans les grands pays d'Asie où le taux de masculinité atteint des valeurs spectaculairement supérieures à celles observées du temps d'Halbwachs

(voir G. Pison, *Populations et sociétés*, 2004, 404). C'est dans de telles conditions que le taux de masculinité peut s'analyser comme l'effet agrégé de comportements auxquels les agents sociaux confèrent du sens, et que son étude relève en propre du projet sociologique tel que Weber le définit au premier paragraphe d'*Économie et société*. Les interdépendances non intentionnelles entre, par exemple, *sex ratio* et taux de célibat, ou *sex ratio* et degré d'urbanisation, relèvent, elles, d'explications dans lesquelles le social au sens d'Halbwachs est bien présent, mais sans qu'il soit pour autant justiciable de procédures d'analyse différentes de celles des sciences de la nature. Ainsi l'appareil critique de cette réédition ne dissipe guère les ambiguïtés du projet durkheimo-halbwachsien de construction d'une morphologie sociale, hésitant entre le traitement des faits sociaux comme de choses et l'identification, y compris par des procédures statistiques, du rôle propre des valeurs, croyances et intentions des agents sociaux. Marie Jaisson indique bien qu'« en 1936 dans ce texte [d'Halbwachs], la distinction entre la morphologie physique et la morphologie sociale n'est pas plus claire que chez Durkheim » (p. 222), il est dommage que l'exploration de cette piste critique ne soit pas plus poussée.

Les deux dernières sections, « Le renouvellement des générations » et « Degrés de peuplement et migrations », plus largement dues à la plume de Sauvy, ont des allures plus classiques de traité de démographie, avec le défilé habituel des thèmes natalité, nuptialité, mortalité et migrations. L'appareil de notes met en relief les différences de point de vue entre les textes de Sauvy et d'Halbwachs, l'usage de la catégorie de race étant chez Sauvy en affinité avec l'intérêt porté à la modélisation par Lotka de l'évolution démographique de populations fermées et stables, alors que Halbwachs souligne que la plupart des nations modernes sont le produit de migrations et de croise-

ments ; dans un article des *Annales sociologiques*, E2, 1937 (repris p. 406), Halbachs n'hésitera pas à qualifier de « trompe-l'œil » la démarche consistant à utiliser le modèle de Lotka pour effectuer des prévisions démographiques

L'étude des politiques de population fait l'objet d'une conclusion dans laquelle Halbwachs développe une critique des approches eugénistes – il réserve toutefois un accueil assez neutre à Corrado Gini, dont les assimilations hâtives entre sociétés humaines et sociétés animales auraient pu faire l'objet d'une critique plus radicale, mais à qui il doit une part de sa revue de l'histoire de la pensée démographique.

À l'image de Jean-Paul Sartre donnant à sa préface aux *Œuvres* de Jean Genet la dimension d'un gros volume, les responsables de cette édition critique consacrent plus de deux cents grandes pages à leur « Introduction » qui est un texte buissonnant, riche en éclairages sur le contexte scientifique et politique européen dans lequel le volume *L'espèce humaine* a été conçu et diffusé.

Une première section de cette introduction, « Combats », décrit le projet d'ensemble de l'*Encyclopédie française*, puis porte la focale sur l'*Espèce humaine*, et tout particulièrement sur la deuxième partie du volume, « Peuples ou races ? », due à Henri Neuville, un spécialiste de la paléontologie humaine et animale. L'engagement de ce proche de Paul Rivet en faveur de la thèse de l'unité biologique de l'espèce humaine, et sa vigoureuse critique des conceptions racialistes inégalitaires, ne seront d'aucun profit pour sa carrière (on lui refusera les moyens de poursuivre ses travaux au-delà de soixante-cinq ans), mais constitue un des mérites durables du volume VII de l'*Encyclopédie française*.

Une seconde section, intitulée « Chantiers », traite principalement de l'approche halbwachsienne des variations du taux de masculinité à la naissance. La note de Korherr déjà évoquée est longuement commentée ; il apparaît clairement

que Korherr était à la fois un nazi convaincu et un médiocre statisticien, mais le lecteur reste dans l'incertitude quant à l'importance pratique – peut-être très faible – qu'a pu avoir sa note dans l'Allemagne de la Seconde Guerre mondiale. Plus intéressante est la discussion qu'entreprennent Brian et Jaisson à propos des causes sociales des variations du *sex ratio* à la naissance. Ils évoquent de manière convaincante, comme conséquences possibles d'une plus grande désirabilité sociale des naissances masculines, la sous-déclaration des morts-nés de sexe féminin, ou la plus grande « propension des pères à reconnaître un enfant dit "naturel" [...] dès que le sexe du nouveau-né était connu pour être masculin » (p. 183 ; un tel phénomène est de nature à rendre compte du taux plus faible de masculinité parmi les naissances hors mariage).

Ni Halbwachs, ni les auteurs de cette édition critique n'abordent l'étude de la taille des fratries. La préférence pour les garçons, si elle va de pair avec un certain contrôle des naissances et si le coût d'un enfant supplémentaire est considéré comme lourd, peut impliquer que la probabilité d'agrandissement d'une fratrie soit plus élevée lorsque les premiers-nés sont de sexe féminin ; dès lors les garçons appartiennent, en moyenne, à des fratries plus réduites que les filles.

Le volume se clôt sur la réédition de trois articles d'Halbwachs qui complètent heureusement « Le point de vue du nombre ». L'un d'eux, « La statistique et les sciences sociales en France », non répertorié dans l'excellente bibliographie de Victor Karady (dans M. Halbwachs, *Classes sociales et morphologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1972), avait paru à Prague en 1931 dans un ouvrage collectif. Il dresse un bilan clair et original des difficultés qu'ont rencontrées la sociologie et les disciplines connexes dans la décennie suivant la Première Guerre mondiale.

Fallait-il, dans une collection qui a

accueilli de remarquables éditions critiques des œuvres les plus novatrices des Graunt, Süssmilch, Cantillon, Quesnay, Condorcet, Malthus, etc., accorder une telle place à un texte de commande hâtivement produit, hasardeux dans ses passages les plus innovants, et dont l'influence est jusqu'ici restée fort modeste ? Répondre par la négative serait faire bon marché de la richesse de la contribution à l'histoire des sciences sociales que constitue cet ouvrage. Cependant la participation d'Halbwachs à l'entreprise de *L'encyclopédie française* était une occasion un peu mince. Le projet des auteurs aurait gagné en force s'il avait accordé une place moins centrale à la troisième partie de *L'espèce humaine*. Il pouvait déboucher soit sur une analyse d'ensemble des affrontements entre racialisme, eugénisme et durkheimisme dans la France de l'entre-deux-guerres, dans l'esprit du bel ouvrage de Paul-André Rosental *L'intelligence démographique* (Paris, O. Jacob, 2003) qui est lui focalisé sur une période un peu postérieure, soit sur une étude du rôle spécifique que Maurice Halbwachs a joué dans la poursuite du projet durkheimien de construction d'une « morphologie sociale », plus large que la démographie, articulant théorie sociologique et analyse des régularités statistiques. Certes significatif, ce rôle, comme la réédition du *Point de vue du nombre* vient finalement le rappeler, a été grevé à la fois d'une trop timide réhabilitation, par Halbwachs contre Durkheim, de l'importance du sens que les acteurs sociaux donnent à leurs conduites, et d'une sous-estimation des apports de la statistique inférentielle aux sciences sociales – il semble aujourd'hui avéré que le fil conducteur probabiliste qu'ont suivi les Yule, Lazarsfeld, Goodman était plus solide que celui, plus descriptif, auquel tenaient Halbwachs et Simiand.

Alain Chenu

*Observatoire Sociologique du Changement
FNSP-CNRS*